

Laurent Salipante

LE CONVOYEUR  
*et autres nouvelles du futur*

anthologie

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-424-4361-0

© Laurent Salipante

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

# LE CONVOYEUR I

---

## **4 h. Marseille.**

Le chargement se déroule sous haute tension, une nuit sans lune. Il en va toujours ainsi. Les signalisations lumineuses de Maldormé peinent à fendre l'obscurité. L'atmosphère est acide. La température inférieure à zéro. Sur les poutrelles supérieures, les ouvriers sont protégés par d'encombrantes combinaisons. Mais elles gênent leur mouvement, rendent périlleux le moindre de leur pas sur les citernes humides. Les hommes sont plus d'une centaine répartis à tous les étages de l'usine. Des insectes vus d'en bas. Juchés en équilibre précaire, ils paraissent immobiles tant leurs gestes sont lents. Pourtant, chaque minute est comptée. Le convoi doit partir au lever du soleil. Des milliers de vies humaines dépendent du contenu de ses cuves.

Les drains, conduits, buses et autres boyaux constituent l'essentiel de Maldormé. Sept cylindres émergent parfois d'un seul réservoir. L'usine de Marseille est la plus importante de France. Sa production journalière avoisine les quarante-trois millions de mètres cubes. Le personnel est qualifié, à la hauteur des enjeux. La protection, sans faille. Les policiers ont formé un cordon de sécurité de plusieurs kilomètres autour du site. À l'intérieur du périmètre, les

membres du GIS, le Groupe d'Intervention Spécial, surveillent, fusil à la main, les différentes phases de l'opération. Chacun d'eux dispose du droit de tirer à vue, de tuer sans sommation. Le chargement s'effectue dans une nervosité palpable tandis qu'à trois cents mètres de là, le pompage se poursuit, imperturbable.

Ce que tous nomment *la seringue* plonge à la verticale de la corniche Kennedy et s'enfonce dans l'eau trouble de la Méditerranée. Aspirée vers les premières cuves de

décantation, elle traverse membranes et crépines. Ces filtres la débarrassent de son sel. Celui-ci est rejeté au large, une fois le cycle achevé. En dix ans, la salinité de la mer a triplé. Son traitement devient plus laborieux chaque année, et plus couteux. Pour l'heure, le procédé ne connaît aucune solution de remplacement viable.

Yacine espère mettre assez de Crédit franc de côté avant que la Méditerranée ne se transforme en désert salin. Il se souvient qu'enfant, il pouvait encore nager du côté de Cassis et de Morgiou. C'est inconcevable aujourd'hui. Mieux vaut ne pas trop y penser. Pour l'instant, seul le chargement préoccupe le convoyeur

... après viendra la Nationale 7.

Bien que la salinité corrosive lui brûle les yeux, il reste vigilant au déroulement des opérations de transvasement. Les bras croisés, il en observe les différentes phases. Yacine connaît par cœur la procédure, le moindre mouvement des ouvriers et des contremaîtres.

Il convoie avec Uranus, son camion, depuis le début. Il a tout vendu et s'est endetté jusqu'au cou pour prendre la

suite de son frère dans le transport de l'eau. Celui-ci a disparu dans l'attentat qui a détruit Indus-6, son propre véhicule. Uranus, son fidèle compagnon d'acier, n'est plus tout jeune, son conducteur non plus. Ils achèveront leur carrière ensemble. Le train routier de 265 tonnes avec ses sept remorques demeure son seul et unique foyer. Quand le syndicat lui impose des jours de récupération, c'est dans ses entrailles et nulle part ailleurs qu'il trouve le repos. Sa vie en dépend. Jamais Yacine ne tolérerait qu'un bleu arrime avec maladresse un flexible au dôme d'une cuve ou resquille sur le réglage de la valve pour gagner quelques minutes.

Rassuré sur la qualité des manœuvres, le convoyeur se recoiffe du Stetson qu'il n'a cessé de triturer entre ses doigts. Le vieux chapeau aux bords élimés est tout ce qui lui reste de Jawad. Il annulerait une mission plutôt que de partir sans lui.

Comme à son habitude, il se rend ensuite sur le rivage. Malgré le brouillard persistant au-dessus des flots noirs, il distingue le sommet du château de l'île d'If. Le reste git sous la surface. Il se souvient des parties de pêche avec son grand frère, lorsqu'ils empruntaient la barque à oncle Nassim pour s'aventurer jusqu'à l'île. À l'époque, il restait assez de terre émergée pour qu'ils accostent et y passent la journée entière à jouer. Tout ça est terminé. Plus d'île. Plus de pêche. Plus de Jawad. Yacine serre les poings. Son frère aîné l'aurait désapprouvé. Il ne souhaitait pas le voir prendre le volant.

« Convoyer te fait devenir pire qu'un animal, Yacine » répétait-il.

Mais Yacine sait que l'animal, le vrai, féroce et impitoyable, c'est la Nationale 7, ses kilomètres de voie semi-désertique. Le vieux Stetson lui donne l'impression que Jawad est encore là, penché sur son épaule, à mettre en garde son petit frère comme il l'a toujours fait.

« ... pire qu'un animal, Yacine. »

### **5 h. Clermont-Ferrand.**

Zoé n'a pas fermé l'œil. Toute la nuit, la peur l'a disputé à l'excitation pour la tenir en éveil.

Encore engourdie par l'insomnie, elle se lève. La journée qui s'annonce sera mémorable. Zoé n'a que 22 ans. Pourtant, elle se sent vieille. Vieille et fatiguée par le propre accablement de son père – du moins, les rares fois où elle le voit. La jeune femme ne considère plus depuis longtemps le petit appartement comme leur demeure commune. L'homme, usé a rejoint cette horde de travailleurs nomades, éternellement entre deux emplois, deux régions, menant une vie fragmentée, sans but. Voilà des années qu'elle est de fait l'unique occupante du meublé exigu qu'il loue dans le quartier de Lempdes, au douzième étage de la tour Areva. Il n'y passe que de temps à autre pour l'embrasser et récupérer des affaires propres.

Il a englouti la totalité de ses maigres économies, travaillé sans relâche pour lui financer l'inscription à l'université. Depuis ses dix ans, elle cultive un rêve : devenir une grande agro-entomologiste, créer l'insecte qui demain, nourrira le monde. Une ambition d'enfant. Mais son père l'a poussé dans cette voie. Les études ont été ardues. Plus qu'elle

l'avait imaginé. Elle a jeté l'éponge au terme du second semestre. Au mieux, elle serait devenue technicienne dans une ferme quelconque. Elle n'aurait pas sauvé le monde, ni son père. Il continuera à effectuer les basses besognes et les travaux dangereux, s'usant à la tâche au fond des mines de schistes ou dans les usines de pollinisation. Quand Zoé le regarde, elle a mal, honte et elle a peur aussi. Le regard abattu de cet homme aux yeux tristes et humides présagent de son avenir à elle.

Mais, ce matin, l'espoir n'est plus interdit. Cette journée va lui donner sa chance. Peut-être le futur a-t-il encore quelque chose à offrir. Confiante, elle range ses affaires, prépare son sac. Quand elle a terminé, elle sort de la chambre et jette un œil à la lettre sur la table du salon. Elle hésite, marque un arrêt devant le papier plié. Non. C'est fini, décide-t-elle. Elle ne le froissera pas une énième fois. D'ailleurs, elle n'a plus le temps. Elle détourne les yeux et va dans la cuisine. Quelques biscottes et 20 cl d'eau suffisent à remplir son estomac.

La jeune femme jette un dernier regard à cet appartement dans lequel elle a grandi, le vieux fauteuil défoncé, l'horrible tableau aux mimosas au-dessus de la télévision et la photo jaunie de sa mère. Son cœur bat la chamade. Elle le quitte. Sans doute, pour toujours.

## **6 h. Plateau du Larzac.**

Les premières lueurs du jour parent le désert d'une douceur trompeuse. La roche s'échauffe déjà, l'atmosphère s'alourdit. Les humains n'ont pas leur place ici. Seuls les

serpents vivent sur ces terres infernales. Pourtant, le Larzac demeure l'unique endroit où subsistent les militants. Ils savent qu'ils ne sont là que de passage, qu'ils peuvent compter sur Xavier pour les guider vers des horizons plus cléments. C'est un homme honnête et droit, un homme bon. Mais ils ignorent que Xavier est aussi un homme épuisé.

Le groupe se réveille toujours tôt, avant que la chaleur ne devienne intenable. Lorsque le soleil le lève, tous sont actifs depuis une heure. Les enfants s'amuse à chasser les serpents dans leur nid, comme Xavier le leur a appris. Les plus jeunes restent avec leur mère. Ils préparent des feuilles de Mesquite. Leur petit-déjeuner se résume à quelques dates. Les adultes les encouragent à consommer ces fruits des palmiers qui permettent de lutter contre les vers. Dans un coin, sous une bâche tendue entre deux yourtes, de vieilles femmes discutent avec entrain. Xavier les appelle affectueusement ''les sorcières''. Elles s'occupent à cet instant d'extraire la chaire des raquettes de cactus aux propriétés thérapeutiques. Il les salue à la façon d'un soldat et elles rient de bon cœur. Il continue ensuite son tour du campement en vérifiant l'état des condensateurs de toiture. La récolte est maigre. Il se rend alors aux récupérateurs de rosée dans l'espoir d'un meilleur rendement. Mais là encore, sans grande surprise, il est déçu. À une heure où l'eau devrait ruisseler entre les mailles des filets, seules quelques gouttes perlent ici et là. Il note chaque jour la baisse du niveau dans les cuves. Tous les ans, la situation s'aggrave. Le rationnement même ne sera bientôt plus tenable. En tant que responsable du groupe, Xavier sait



qu'il doit garder la foi. Mais tous les matins, cela se révèle plus difficile.

La journée ne fait que commencer, pourtant il se sent fatigué. L'âge, songe-t-il avec amertume. Il tourne le dos aux cuves. Plus loin, la Dourbie étire son lit asséché jusqu'au Causse Noir. Au-delà du massif se niche le village abandonné de Lanuéjols. C'est là, dans la cave d'une mesure que Jonas dissimule leur secret. Le vieil homme prétend que c'est leur dernier atout. Xavier espère que non. Mais peut-être cela changera-t-il les choses en leur faveur. Peut-être.

### **7 h. Marseille.**

Le chargement de l'eau touche à sa fin. Les premiers tuyaux sont retirés des citernes d'Uranus et les ouvriers descendent des remorques. Le départ est proche. Decaux se rend sur la rive. Yacine contemple l'horizon, immobile. Decaux est un équipier. C'est ainsi que le convoyeur nomme les hommes qui l'accompagnent. Mais dans les faits, ils sont ses employés. Yacine convoie toujours avec quatre équipiers, pas moins. Question de sécurité. Tous les quatre connaissent le maniement d'une arme. Tous les quatre sont sous-payés. Et ils risquent tous les quatre leur vie.

Decaux trépigne dans son dos. Il débute dans le métier. L'homme aborde une cinquantaine difficile. Comme beaucoup, il porte les stigmates d'une existence de labeur. Yacine l'a embauché à la dernière minute en remplacement de Martial qu'une balle a atteint à l'oeil deux jours plus tôt.

– Oui, Decaux. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Uranus est prêt, chef.

Yacine se détourne aussitôt de l’homme et du rivage. Il s’élance d’un pas décidé vers l’usine. Decaux tarde à le suivre.

— Amène-toi !

Le convoyeur commence à douter de la pertinence de son choix. Un équipier trop nerveux peut devenir un danger sur la N7.

Le policier assermenté et le contremaître se tiennent au pied d’Uranus. Sur le côté, Kenji et Arbent vérifient leurs armes de poings respectives. Carel est déjà en position, aux manettes de sa mitrailleuse rotative. Imperturbable, il attend le départ en mâchonnant un bâton de réglisse et salue Yacine d’un bref hochement de tête.

En apercevant le grand bond à la carrure d’ours, Yacine se renfrogne. Il n’aime pas le contremaître Hansen. Le Suédois n’a pas perdu son maudit accent malgré quarante ans passés à Marseille.

— Bonjour, Yacine. Prêt pour une nouvelle aventure ?

Le convoyeur ne comprend pas pourquoi l’homme a quitté la douce existence scandinave pour venir se brûler la couenne dans cette région hostile. Et ce qu’il ne comprend pas, il s’en méfie.

— La routine. Dit-il sans cacher son antipathie.

Le Suédois le dévisage un long moment avant de lui tendre les papiers.

— Tu sais où signer.

Dans quelques minutes, Uranus sera à l’extérieur. Les équipiers enfilent leur gilet par balle en neokevlar, retirent

la sécurité de leur Papop 25 mm et glisse l'arme dans leur Holster de ceinture. Kenji monte à bord en premier, ses jumelles thermiques autour de son cou. Il se place dans un étroit compartiment surélevé, au-dessus des cuves. Arbent se positionne à la vigie arrière. Il est le mécanicien de l'équipe. Les quatre piles à hydrogène du véhicule n'ont aucun secret pour lui. Le nouveau grimpe dans la cabine de pilotage.

Yacine tient à le garder à l'oeil. Le convoyeur plaque son index sur le verre dépoli d'un petit cadran sous le volant.

Un grésillement. Un déclic. Le moteur démarre. Uranus est à ce point silencieux que seuls le clapotis de l'eau dans les cuves et le frottement des roues sur l'asphalte sont perceptibles durant les trajets.

Yacine attend son autorisation de sortie. Le GIS se coordonne. Les agents se positionnent en rang serré, et sécurisent l'accès au portail. Après l'attentat du 17 octobre qui a coûté la vie à vingt-trois ouvriers dans l'enceinte même de l'usine, les procédures ont été renforcées. Aujourd'hui, les convoyeurs sont autorisés à s'armer et à tirer à vue. Cela ne pose plus de problème à Yacine. Il l'a déjà fait. Tirer. Tuer. Tout de suite après le premier, c'est devenu plus facile.

## **8 h. Clermont-Ferrand.**

À cette époque de l'année, le soleil commence tôt son travail de sape. Il ne laisse que peu respirer les hommes. Confinée dans les odeurs âcres de transpiration, Zoé a pris l'habitude de se blottir dans un coin du wagon, contre une

vitre. D'habitude, elle franchit sans même les voir les kilomètres de bidonville de la banlieue clermontoise. Pas aujourd'hui. Le trajet lui semble différent. Elle ose regarder la misère et l'infortune, ces lieux épouvantables où grouille une population désenchantée. À la vue de ces baraquements de tôles ondulées, Zoé se souvient du temps où elle accompagnait son père. En fin de mois, c'est ici qu'il venait se fournir en eau de contrebande. Les dealers assuraient de sa potabilité, certains prétendaient même l'importer des usines côtières. Mais il s'agissait le plus souvent de pluie distillée. Inévitablement, elle est tombée malade. Six jours durant, la fièvre a menacé de l'emporter. Son père lui a dès lors consacré toute l'eau labellisée que ses modiques salaires lui permettaient d'acquérir.

Ce matin, la jeune femme laisse derrière elle l'université et descend sur le boulevard Trudaine. Elle ne s'attarde pas et marche tête basse. Le secteur est dangereux. Autrefois, les antiquités automobiles à hydrocarbure circulaient ici. Aujourd'hui, des abris de fortune s'agglutinent sur le bitume. L'artère est devenue un refuge pour les immigrés du grand sud que le Mur de la Méditerranée n'a pas stoppé, pour les agriculteurs bannis de leur terre et pour une foule de citoyens mal nés. Des anonymes insignifiants.

Au-delà du boulevard s'étendent les labyrinthiques ruelles du centre historique, étroites et malodorantes. Des mendiants estropiés à la peau brûlée tendent une main atone aux passants. Des enfants en guenilles et pieds nus s'adonnent à de petits trafics quand ils ne se prostituent pas. La jeune femme accélère le pas.

Zoé ne veut pas arriver en retard au rendez-vous de sa vie, elle se risque donc dans la rue de l'Oratoire. On lui a un jour dit que le truc, c'est de ne pas regarder les Noirs. Les vendeurs emmitouflés dans leurs grands imperméables ont comme un sixième sens. Dès lors que vous posez les yeux sur eux, ils vous accrochent et ne vous lâchent plus. Ils peuvent devenir très hostiles si vous ne leur achetez pas leur marchandise, fioles d'eau frelatée ou préparations magiques censées éradiquer les vers. Ces immigrés venus des territoires interdits de l'Afrique subsaharienne disputent généralement le pavé aux Grecques et aux Italiens.

Zoé est rassurée de distinguer des patrouilles de police à deux rues de là. Elles ne seront d'aucun secours en cas de difficulté. Leur seule mission est de protéger les propriétés de l'État. Mais leur présence signifie qu'elle se rapproche de la Place de la Victoire, son lieu de rendez-vous. En effet, elle discerne déjà les deux pointes noires de Notre-Dame-de-l'Assomption.

Arrivée sur le parvis de la cathédrale, Zoé met ses lunettes de soleil. Le contraste entre l'imposant édifice gothique, aussi noir qu'une mine de crayon et la place de pavés blancs est saisissant. Au centre, la statue d'un homme barbu tend l'index, paume levée au ciel. Zoé a appris qu'autrefois, il indiquait la Terre Sainte aux Croisés. Un signe de bon augure, songe-t-elle.

Elle a reçu pour consigne de regarder dans la même direction. Elle plisse les yeux, cherche et l'aperçoit enfin. Elle met un moment avant de réaliser qu'il est vraiment là, à l'attendre, elle. Stephan se penche au balcon du deuxième étage d'un immeuble bordant la place. Est-il possible qu'il

habite ici ? Seuls les plus aisés des nantis peuvent se prévaloir d'un vrai logement en plein centre-ville. Le mystère grandissant autour du jeune homme la séduit davantage. Stephan l'aperçoit. Il lui fait signe de monter.

### **9 h. Plateau du Larzac.**

L'imposante silhouette de Oumar attire l'attention de Xavier. Il est contrarié de le découvrir avec Jonas. Oumar est son bras droit. C'est en lui qu'il a placé toute sa confiance et un jour, il aura en charge le groupe. Aussi ne voit-il pas d'un bon œil sa récente complicité avec le vieux Jonas. Ce dernier est pourtant un homme d'expérience connu et apprécié de tous. Ancien membre du mythique ELF — le Front de Libération de la Planète — il en a conservé un aura et une influence considérable. Mais Xavier se méfie de son approche belliciste de leur lutte. Bien sûr, ils sont d'accord sur la nécessité des actions directes, mais Jonas a tendance à oublier la règle qui a toujours prévalu au sein des groupes militants, de Greenpeace à Earth First. Ne jamais blesser un animal, humain ou non humain. Xavier regrette que ces valeurs se perdent sous prétexte que la situation se détériore.

C'est pourquoi Xavier a choisi Oumar. Le Sénégalais vient d'un courant modéré de la lutte écologiste. Visiblement, ce choix est en train de se retourner contre lui.

À son approche, Jonas et Oumar se taisent. Xavier tente de ne rien laisser paraître de son trouble. Il ordonne au vieil homme de préparer le camp au départ.

– Veille à perturber le moins possible les enfants, précise-t-il. Organise tout pour 10 h 30, comme ça ils pourront aider les femmes dès que la classe sera terminée.

– Est-ce que je peux savoir où tu as l'intention de nous conduire cette fois ? Interroge Jonas.

– Tu es assez vieux, je crois, pour ne pas poser cette question. Tu connais les règles.

Jonas arbore un sourire mauvais.

– Je connais bien les règles, Xavier. Réponds le vieil homme d'un air énigmatique. Au fait, j'ai transmis nos coordonnées GPS cryptées à Stéphan.

Xavier ne cache pas son irritation.

– C'était à moi de le faire, Jonas. Et puis, c'est prématuré. Donne-moi les codes.

– Je ne crois pas, non.

Silence. Regards. Confrontation. Jonas le défie volontairement devant Oumar. Xavier sait qu'il ne peut rien répliquer. Il ravale sa colère et les injures qui lui montent aux lèvres. Le vieil homme, satisfait, s'éloigne sans plus un mot.

– Pourquoi lui avoir demandé ça ? Interroge Oumar. Tu sais bien que...

– De quoi parliez-vous ? Le coupe-t-il d'un ton abrupte.

– Il me racontait Maldormé.

Xavier s'assombrit.

– Bien sûr...

– Un sacré coup de maître ! Vachement osé !